

INSULAIRE ET HEUREUSE DE L'ÊTRE

Les femmes de San Stefano a fait une entrée remarquée dans l'édition romanesque. Le livre se signale d'abord par son écriture dense, exigeante et racée. La romancière est une jeune bastiaise de 33 ans, mariée et mère d'une petite fille. Elle vit et écrit à San Fiorenzu. Bien des écrivains ont prétendu que l'on ne pouvait écrire sur l'île qu'en prenant ses distances par rapport à l'île. Marie Ferranti se dit «insulaire et heureuse de l'être», sans pourtant vouloir faire de sa fiction un quelconque miroir de la société corse. Sans donner de leçon. Ni délivrer de message. Servir la Corse par le talent et le plaisir fécond de la création n'est-ce pas le plus bel aveu d'amour ?

Dans les jours de novembre dernier où l'imminence de l'attribution des prix littéraires agitait le petit monde parisien des lettres, Marie Ferranti était à Corti, à l'invitation de «Librairie de Flore», du CCU et du Centre de Recherches Corses.

À l'Asgiu : Ces femmes de San Stefano, tout de même ! des furies contenues par votre plume, les Erinyes peut-être...

Marie Ferranti : Les Erinyes ont le pouvoir de venger et celui de punir, or, j'ai montré les femmes de San Stefano à un moment où, pour la plupart, elles sont dépossédées de ce qui fonde leur existence. La haine ou le désir qu'elles éprouvent pour Francesco et la violence qui en découle, est due au sentiment de cette perte imminente de l'emprise qu'elles ont sur les autres. Les femmes vivent donc dans la nostalgie d'un pouvoir perdu qui n'est sans doute lui-même qu'un leurre, dont jamais je ne donne la preuve qu'il a réellement existé mais souvent qu'il est supposé et consenti avec détachement par les hommes : ce pouvoir-là ne les intéresse pas.

Si Magdalena et Marthe sont les deux seules femmes capables d'éprouver encore de la compassion et de la bonté, qui sont deux formes très sophistiquées d'une humanité accomplie, c'est parce qu'elles ont accepté de ne pas participer au monde à la manière hystérique et violemment désirante des autres. Elles remettent de l'ordre. Paradoxalement, elles sont peut-être les véritables Erinyes.

À l'A. : Dans votre beau livre tout bruissant des ressources du langage littéraire, vous ne donnez que très rarement la parole à vos personnages. Vous ne discutez pas non plus sur les passions qui les consomment. Toute la force du langage s'est ramassée dans un style qui suggère plus qu'il n'analyse. La fonction de l'écriture serait-elle donc, pour vous, de donner à voir avant tout ?

Marie F. : C'est une question très complexe. Il est difficile d'y répondre en quelques mots.

Disons que tout cela procède de la distance.

D'une part, c'est une mise à distance entre l'écrivain et son propre texte sans qu'il y puisse vraiment grand-chose. Maurice Blanchot ne dit-il pas : «Écrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination» ?

D'autre part, mon projet n'est pas de faire saisir un compte-rendu, fût-il visuel, de la réalité qui conférerait à l'écriture une fonction particulière et définitive. Je crois, en effet, que plus le lecteur a le sentiment de la réalité plus l'écrivain a usé d'artifices, même si la réalité reste, à l'évidence, le référent.

Pour moi, tout réside dans la recherche, parfois pétrifiée, jamais aboutie, ou alors momentanément, d'une certaine justesse de ton.

À l'A. : Hector Bianciotti, interrogé à propos de *Le Pas si lent de l'amour*, déclarait : «Une syntaxe avait déraciné l'autre. J'ai choisi d'écrire en français parce que c'est une langue beaucoup plus intime, une langue de nuances et qui me convient. A moi. Dans l'espagnol, il y a toujours quelque chose d'héroïque, ce que je ne suis pas».

Marie Ferranti, vous connaissez le corse. Les femmes de San Stefano procède-t-il d'un choix linguistique délibéré ?



Marie F. : Je suis tentée de répondre oui, sans réserves.

Cependant, je me souviens de conversations anciennes, en langue corse, dont je me délectais, et, si, comme le dit Pascal Quignard, «écrire, c'est parler en se taisant», il y a sans doute dans mes écrits, une grande part de traduction d'émotions issues du parler de la langue corse. En effet, l'approche même du corse écrit s'est faite par le souffle, la voix. Quand j'étais enfant, ma grand-mère me lisait chaque semaine, «A lettarella», qui paraissait alors dans «Le Nice-Matin».

Il y avait dans le regard, la voix, dans l'esquisse d'un sourire, l'ironie même, une sorte de volupté du dire et de l'écouter.

Aujourd'hui encore, des émotions enfouies, très violentes, des réminiscences presque me viennent à l'écoute de chants corses ou d'une conversation simple mais peut-être y a-t-il dans la langue corse quelque chose d'identique à ce qu'Hector Bianciotti nomme héroïque dans la langue espagnole, et qui ne me convient pas non plus ? Au vrai, je ne sais que répondre.